



Depuis combien de temps marchait-il ?

La petite route était sinueuse, longeant les prés verdoyants où des troupeaux de charolais semblaient régner sur les immenses parcelles de terre que l'homme avait délimitées par des traces. Ces haies étaient tantôt basses, composées d'épines alignées et tantôt larges et touffues, constituées de buis et de bourdaines, toutes entretenues pour abriter du vent et des intempéries les cheptels de bovins.

Au loin, quelques granges et fermes isolées dévoilaient leurs toits d'ardoises.

Le printemps s'était installé, promettant une belle saison ensoleillée.

Merle avait beau scruter l'horizon au plus loin qu'il le pouvait, afin de découvrir l'existence d'un panneau révélant la distance le séparant du bourg, aucune indication ne lui permettait d'évaluer le temps qu'il lui restait pour arriver à destination. Ses

souliers neufs le blessaient et c'est avec difficulté qu'il progressait sur cette route où il n'avait pas croisé âme qui vive depuis la panne qui l'avait obligé à abandonner son véhicule pour chercher du secours. Les rayons du soleil s'écrasaient sur le bitume. C'était une très belle journée, l'une des premières de ce printemps.

C'est après le virage de Chantenay-Saint-Pierre que le moteur de la berline s'était mis à tousser, d'abord par saccades successives, puis à suffoquer littéralement jusqu'à s'étouffer. Merle avait hésité un instant, puis convaincu que le véhicule ne repartirait pas de sitôt et qu'il lui fallait trouver de l'aide, il avait abandonné sa voiture sur le bas-côté et s'était mis à marcher d'un pas ferme dans un premier temps, droit devant lui, puis à claudiquer, essayant d'oublier la douleur qu'il ressentait en raison d'une chaussure trop étroite.

Tout avait commencé la veille, alors qu'il rentrait d'un séminaire. Un de plus, comme il les détestait. Il avait retrouvé l'ambiance surchauffée et stressée de la capitale où il avait pourtant fait ses débuts. Il s'en était soudain souvenu. C'était rue de Richelieu. Un petit commissariat de quartier qui ne payait pas de mine, à deux pas du palais Brongniart. Il s'était rappelé avoir fait les cent pas le long des grilles du monument, des jours entiers, regardant les courtiers et autres agents de change se bousculer pour accéder les premiers à la corbeille chaque début d'après-midi.

Cet étrange balai était de temps à autre entrecoupé par l'arrivée d'une Rolls ou autre véhicule de luxe s'arrêtant devant les hautes marches donnant au palais. Il se souvenait du regard des laquais ou autres chauffeurs ouvrant grand les portières pour laisser apparaître des individus haut placés, tantôt vêtus avec élégance, tantôt cherchant l'excentricité, tel celui que l'on surnommait « le Texan ».

Le séminaire terminé, en attendant de reprendre son train, Merle en avait profité pour déambuler sur les boulevards, en quête d'une nouvelle cravate ou d'une paire de souliers.

Puis, il avait repris le train en direction de Nevers. Épuisé, il n'avait pu lutter contre un sommeil qui s'était avéré réparateur.

Quatre heures après, il marchait dans les rues de la cité ducale pour rejoindre son bureau.

L'inspecteur Marchand, qu'il avait rencontré dans le large escalier qui l'amenait au premier étage du commissariat, lui avait glissé :

— Patron, il y a du beau monde qui vous attend !

Merle s'était surpris à rager contre les trois ampoules qui pendaient du haut du plafonnier en haut des marches de l'escalier et qui reflétaient toute la misère d'une administration ne prenant aucun soin des locaux où pourtant ses fonctionnaires évoluaient chaque jour.

Arrivé dans le long couloir qui s'ouvrait sur une dizaine de bureaux, il avait aperçu les signes discrets de l'inspecteur Gravier, lui indiquant qu'on l'attendait dans le sien.

Le divisionnaire Bertrand était assis près de la fenêtre. À ses côtés, un homme élégamment vêtu conversait avec lui.

— Ah ! Merle, entrez et asseyez-vous, je vous prie, dit le divisionnaire en s'adressant au commissaire, je vous présente Monsieur le préfet Girault.

— Mes respects Monsieur le préfet, s'empressa de répondre Merle en s'installant derrière son bureau.

Le divisionnaire poursuivit :

— Monsieur le préfet nous a rendu une petite visite de courtoisie, n'est-ce pas Monsieur le préfet ?

— C'est cela, répondit celui-ci. Bien ! dit-il en regardant sa montre, je dois partir à présent, vous avez bien compris Bertrand ?

— Oui Monsieur le préfet, c'est entendu.

Puis il ajouta :

— Je vous raccompagne Monsieur le préfet.

Les trois hommes se levèrent et Bertrand ouvrit la porte au haut fonctionnaire qui déjà traversait le couloir tout en précisant :

— Ce ne sera pas la peine, mes hommages à madame Bertrand...

— Je n'y manquerai pas Monsieur le préfet, je n'y manquerai pas..., s'empressa d'ajouter Bertrand.

Bertrand avait pris soin de refermer la porte et les deux hommes s'étaient de nouveaux assis.

Merle leva la tête, interrogateur.

— C'était le préfet Girault, enchaîna Bertrand.

D'un air entendu, Merle regardait le divisionnaire avec un certain sourire qui parut déplaire à

son interlocuteur. Ce n'était pas la première fois qu'il était confronté à ce genre d'attitude qui, au fur et à mesure des années, le confortait dans ses opinions. Il avait depuis longtemps fait le choix du terrain et renoncé aux compromis du grade. Il savait qu'il n'était pas fait pour ces jeux d'intrigues et laissait volontiers sa place aux carriéristes de tous poils. Ceux-ci ne demandaient d'ailleurs pas mieux que de s'accommoder avec un protocole entendu qui leur permettrait de gravir aisément des échelons dans la hiérarchie.

— Alors, je vous écoute, Monsieur le divisionnaire ?

— C'est-à-dire que... que c'est compliqué, voyez-vous Merle, c'est très particulier...

— Oui ?

— Eh bien voilà, Monsieur le préfet Girault est venu nous voir pour raison personnelle...

— Ah ! répondit Merle, en allumant une cigarette avant d'ajouter d'un air convenu :

— Vous permettez Monsieur le divisionnaire ?

— Faites, faites...

Merle s'était levé et avait ouvert la fenêtre du bureau, balayant d'un regard la petite place entourée de vieux immeubles dont les façades avaient été soigneusement rénovées, donnant ainsi un certain charme à l'environnement du centre-ville. Dans l'immeuble lui faisant face, les oreilles dressées, le chat du troisième le regardait avec curiosité, appuyant sa patte sur la vitre, en guise de bonjour.

— Eh bien je vous écoute ?

— Voilà, Monsieur le préfet Girault a un ami de golf qui rencontre des difficultés à l'heure actuelle et qui s'est confié auprès de lui, il y a quelques jours. Le préfet lui a promis de lui venir en aide. Il s'agit de lettres de menaces de mort.

— Ah, et en quoi puis-je être utile dans cette affaire ?

— Vous comprenez Merle qu'il s'agit d'un notable, et qui plus est, d'un ami personnel de Monsieur le préfet et il a tout lieu de craindre pour ses jours compte tenu de la nature de ces lettres anonymes.

— Et que disent-elles ces lettres ?

Bertrand ouvrit un dossier dont il sortit deux lettres manuscrites et légèrement froissées. On avait attaché une attention particulière à conserver les enveloppes qui étaient agrafées aux pièces que le divisionnaire tendait à Merle.

Merle s'empara des lettres et les lut à haute voix.

— Ton compte est bon. Tu n'en as plus pour longtemps !

Il enchaîna :

— Tes jours sont comptés, prépare-toi à mourir !

Après un moment de silence, il commenta :

— Tout un programme !

— Vous comprenez ?

— Je comprends quoi, Monsieur le divisionnaire ?

— Tout ceci est insupportable, et compte tenu des relations que la victime... enfin.

— De qui s'agit-il ?

— De Monsieur le comte de Saint-Bris.